

CHAPITRE PREMIER

LITTÉRATURE ORALE GOAJIRO  
ET ANALYSE STRUCTURALE

« ... Considérer le monde des mythes comme homogène et comme tel justiciable d'une clef unique, apparaît manifestement comme une vue de l'esprit toujours préoccupé de saisir le Même sous l'Autre, l'un sous le multiple, mais ici vraiment trop pressé de brûler les étapes... »

R. CAILLOIS,  
*Le mythe et l'homme*, Paris, 1938.

Lorsque le 7 juin 1969 nous enregistrâmes pour la première fois un mythe goajiro, nous pénétrions dans un univers mythique quasiment inexploré. Aucune étude approfondie n'avait jusque-là été faite de la littérature orale de cette société (1). Il ne s'agit pas ici de se féliciter d'avoir comblé un manque, mais d'évoquer brièvement quels furent nos choix, nos limites et nos écueils face à cet univers inconnu.

Notre ambition première était de cerner, chez ce peuple indien au rituel très discret pour ne pas dire très pauvre, certains aspects de la pensée religieuse et philosophique dont on juge ordinairement, et souvent à juste titre, qu'elle est, dans les sociétés sans écriture, exprimée spontanément par la mythologie. Mais nous dûmes vite constater que les mythes n'étaient pas chez les Goajiro les réponses inéluctables à nos pressantes questions. Au cours de notre première enquête, nous avons été souvent découragé par l'impression d'inconsistance que nous donnaient les récits indigènes. Influencé par les ouvrages ethnologiques qui réglaient le problème de la

littérature orale goajiro en affirmant qu'elle n'existait plus « en raison du haut degré d'acculturation » de ces Indiens, nous eûmes parfois le sentiment de faire l'archéologie d'une pensée infidèle à elle-même. Les mythes recueillis auraient été les témoins d'une architecture à jamais ruinée ou disparue.

Pourtant les conteurs ajoutaient foi aux récits qu'ils nous narraient et les auditeurs témoignaient de l'authenticité et de l'importance d'un grand nombre d'entre eux. Bientôt dans ce désordre de la littérature orale goajiro des lignes directrices se dessinèrent. A mesure que nous la découvriions, nous en discernions plus nettement les contours.

Lorsque nous leur demandions de dire des histoires traditionnelles, ce sont leurs chants (\*) qu'hommes et femmes proposaient le plus volontiers. Formés d'un très grand nombre de couplets entre lesquels le chanteur observe un léger arrêt pour reprendre son souffle, ils peuvent durer plusieurs heures et ils constituent alors une véritable épreuve d'endurance. Leur contenu est soit anecdotique, soit biographique, soit historique (\*\*). Citons, parmi les thèmes le plus souvent entendus, la poursuite d'une femme convoitée, les louanges d'une sœur ou d'une épouse, l'histoire d'un homme mort au combat, la relation de guerres interclaniques... Malgré la longueur effrayante et l'intérêt limité (\*\*\*) de ces chants, nous en avons recueilli plusieurs dizaines, ne serait-ce que pour « appâter » certains narrateurs qui tenaient à les inter-préter avant de raconter tout autre récit, ou pour permettre à d'autres qui ne connaissaient que ceux-ci d'éprouver le fascinant plaisir d'entendre l'enregistrement de leur voix. Nous le fîmes aussi pour nous assurer qu'en éliminant de notre étude ce domaine de la littérature orale des Goajiro nous ne laissions pas échapper une partie signifiante de leur pensée mythique.

(\*) En goajiro : *jogéchi*, ou *jogéichi*. « Chanter » se dit *diraja*.

(\*\*) Bien que quelques Goajiro nous aient affirmé que tous les récits traditionnels étaient autrefois chantés, nous n'avons jamais connu de chant à contenu « mythique ».

(\*\*\*) Ils auraient au contraire un grand intérêt pour qui voudrait entreprendre une étude ethnohistorique des Goajiro.

Dans l'optique envisagée les chants des chamanes (\*) s'avèrent également sans grand intérêt. Nous les pensions tout d'abord susceptibles de receler de profonds messages en raison des fonctions privilégiées de leurs exécutants. Car, toujours accompagnés par le jeu rythmé du hochet, ils sont censés commenter l'évolution de la cure et en particulier rendre compte des tribulations des *esprits* du chamane. Après avoir enregistré une dizaine de ces chants, au prix de grandes prouesses techniques puisque le chamane ne les interprète qu'en présence du seul malade, nous devions nous rendre à l'évidence qu'ils n'avaient pas, sur le plan du discours, une signification profonde. En réalité ils n'ont de discours que l'apparence. Ils consistent généralement en un gronnèlement ponctué de rares mots intelligibles.

Nous nous attachâmes alors essentiellement à la recherche des récits parlés (?). Au fur et à mesure que nous en recueillions davantage, nous commençons à distinguer plusieurs grands thèmes.

Les uns évoquent le demiurge *Maléiwa*, créateur des hommes et modificateur du monde (\*\*). Certains de leurs épisodes se retrouvent sous d'autres formes dans de nombreuses littératures orales de l'Amérique du sud, chez les Warao, les Cuna, les Makiritare, les Waiwai, les Mundukuru, les Tukano... Nous fûmes frappés par le faible intérêt que les Goajiro portaient à ces récits. Peu d'entre eux les connaissaient. La majorité n'en savait que les épisodes les plus frappants et les collecter ressemblait parfois à un travail d'archéologue. Lorsque nous leur parlions de *Maléiwa*, nombreux sont ceux qui observaient le silence. Certains même affirmaient que nous — les *alijuna* — devions mieux connaître qu'eux son histoire. Ce manque d'intérêt pour *Maléiwa* nous étonna, car tous les ouvrages écrits sur les Goajiro donnaient la plus grande importance à ce personnage. Mais au terme de cette recherche, nous sommes persuadés que cette place prépondérante qui lui a été donnée reflète l'insuffisance ou la trop forte

(\*) En goajiro, on dit généralement *shirojain aishi* (témoin), ou *nirajain aishi* (masculin), littéralement « elle (il) chante la (le) chamane ».

(\*\*) Voir *infra*, pages 103 à 116.

orientation des enquêtes précédemment menées. Aujourd'hui, *Maliwa* importe peu aux Goajiro (\*).

En même temps, nous découvririons d'autres récits qui, au contraire, donnaient constamment les preuves de leur actualité. Ce sont eux qui ont retenu notre intérêt et que nous avons recherchés avec le plus de persistance. Ils impliquent *Pulôwi*, *Jugá*, *wanli*, *golujá* et tous les êtres surnaturels qui pour les Goajiro ont une existence réelle puisqu'ils sont les sources de préoccupations et de tourments presque journaliers (\*). Ils évoquent la maladie, la mort, l'au-delà... Les Goajiro se sentent toujours très concernés par ce genre de récits. Certains, reconnaissant plus que d'autres un pouvoir à la parole, évitent même de les dire, ce peur d'attirer sur eux des malheurs, ou observent lorsqu'ils les racontent une attitude grave ou circonspecte. On les écoute parfois avec un mélange de crainte et de respect. L'auditoire est limité, le ton confidentiel...

Un autre ensemble de récits traite des animaux domestiques, cheval, vache, chèvre, mouton..., introduits à l'époque coloniale et qui tiennent aujourd'hui une place essentielle dans la vie goajiro. Ils sont d'un grand intérêt car ils peuvent nous éclairer sur la façon dont s'élabore ou se transforme un mythe. Pour cela, nous nous sommes appliqué à les recueillir et à les étudier.

Enfin, les Goajiro sont friands d'histoires drôles. Les unes ont une portée étimologique certaine. Avec beaucoup de finesse et d'invention, elles content par exemple l'origine de la queue du renard ou du chien, les raisons de l'aspect craquelé de la carapace de la tortue, ou des pattes tordues du butor... Elles constituent un magnifique bestiaire et témoignent d'un extraordinaire esprit d'observation et d'analyse. D'autres sont de caractère plutôt grivois et servent souvent à provoquer les femmes...

Est-ce toute la littérature orale goajiro ? Avons-nous rencontré les vrais depositaires du savoir mythologique ? Nous

(\*) Voir *infra*, pages 25 à 102.

pouvons maintenant le prétendre, après deux séjours prolongés sur le terrain et l'enregistrement de plus de quatre cents récits dans les régions les plus diverses de la péninsule (\*).

Il n'y a pas chez les Goajiro de « spécialistes » des tâches religieuses. Si les chamanes manifestent souvent une grande curiosité intellectuelle et ont sur la mythologie des connaissances supérieures à la moyenne, ils n'ont toutefois sur la vie spirituelle goajiro qu'une influence indirecte. Dans cette culture, il n'y a ni rites d'initiation, ni sociétés secrètes. Aucune allusion n'est jamais faite à une connaissance profonde qui s'opposerait à une connaissance superficielle et que seule une élite pourrait atteindre.

Il n'y a pas non plus de conteurs professionnels. Un grand nombre d'individus, hommes et femmes, éprouvent un réel plaisir à raconter et le font avec grand talent. Ceux que nous avons rencontrés étaient soit des Indiens âgés et réputés pour bien conter et pour connaître beaucoup de récits — l'un d'eux nous en dit une trentaine —, soit des narrateurs occasionnels qui en savaient deux ou trois. Nous avons ainsi entendu une cinquantaine de conteurs, dont six chamanes.

Généralement, les Goajiro racontent avec simplicité, sans solennité particulière. Souvent les hommes se réunissent pour boire, parler et conter. Au cours de déplacements en commun, de réunions à l'occasion d'une fête, d'une danse, ou d'un enterrement, il n'est pas rare qu'un groupe se forme autour de deux ou trois conteurs.

Les réunions auxquelles nous assistions — et que nous provoquions souvent — étaient des occasions où hommes et femmes prenaient plaisir à se retrouver. Les enfants y assistaient toujours, fascinés. Mais couramment, loin de s'achever dans la gaieté, elles se terminaient par des confidences, ou par l'évocation angoissée des dangers de mort inévitables que faisait courir certains êtres surnaturels... Chacun communiquait alors son expérience, ou racontait comme preuve ce qu'il avait vécu ou ce qui était arrivé à un proche. C'était en quelque sorte pour les Indiens une occasion de confirmer leurs croyances.